This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 45 0352 7672
LANE MEDICAL LIBRARY STANFORD

MOLIÈRE

ET

LA MÉDECINE

PAR M. LE Dr L. CARCASSONNE.

Médecin en chef des Hospices de Nîmes,
membre-résidant de l'Académie du Gard.

NIMES
CHEZ A. CATÉLAN, LIBRAIRE
11, — RUE THOUMAYNE — 11

1877

R
901
C26
1877
LANE
HIST

LANE

MEDICAL LIBRARY

Seidel Collection

HISTORY OF MEDICINE AND NATURAL SCIENCES

MOLIÈRE

ET

LA MÉDECINE

PAR M. LE Dr L. CARCASSONNE,

Médecin en chef des Hospices de Nimes,
membre-résidant de l'Académie du Gard.

NIMES
CHEZ A. CATÉLAN, LIBRAIRE
11 — RUE THOUMAYNE — 11

1877

(*Extrait des* Mémoires de l'Académie du Gard, *année 1876.*)

61813

LANE LIBRARY

MOLIÈRE

ET

LA MÉDECINE

Molière est un des plus grands génies de l'humanité, un de ceux qui font le plus d'honneur à la France.

Bien que Molière soit poète, ce n'est pas par l'imagination qu'il brille surtout; il est poète par la pensée, par la création de ses personnages, de ses caractères et par la forme si remarquable qu'il donne à l'expression de la pensée. Mais c'est surtout un grand philosophe, un grand moraliste. Ce qui domine en lui, c'est la rectitude et la sûreté du jugement; c'est l'art de voir les choses et les hommes tels qu'ils sont dans la nature; de saisir la vérité, et de la traduire sous lès formes les plus piquantes : on dirait qu'il avait toujours présent à l'esprit l'adage de son ami Boileau :

Rien n'est beau que le vrai.....

Profond observateur, il connaît tous les replis du cœur humain, toutes les passions qui l'agitent,

et donne à tous les héros qu'il met en scène un langage d'une simplicité et d'un naturel admirables. Ses peintures sont d'une vérité frappante; et si elles nous font rire de si bon cœur, c'est que nous nous reconnaissons immédiatement dans le miroir qu'il met sous nos yeux, et nous ne pouvons tenir notre sérieux en voyant les contorsions et les grimaces que nous font faire nos vices et nos travers. On peut dire, sous ce rapport, que son génie est le bon sens élevé à sa plus haute puissance.

Molière a tour à tour attaqué tous les ridicules; mais il n'en est point peut-être qu'il ait flagellés avec plus de verve, d'entrain et de persévérance que ceux des médecins. Il faut avouer que les praticiens de son temps offraient une large prise à la raillerie, et notre grand comique a pu aisément s'égayer et égayer ses auditeurs aux dépens de leurs théories subtiles et obscures, et de leur langage qui, fidèle image de ces idées théoriques, ressemble si souvent à du galimatias. Il ne faut donc pas s'étonner que Molière ait pris pour but de ses sarcasmes les médecins, et qu'à plusieurs reprises il les ait livrés à la risée publique. La preuve que tout en frappant fort il frappait juste, c'est que les pièces où il les a tournés en ridicule obtinrent de son vivant un grand succès, et que la postérité a pleinement confirmé le jugement de ses contemporains. Aussi n'aurai-je garde de prendre la défense de ceux qu'il a si bien joués (me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!); j'aime bien mieux m'égayer avec tous les gens de goût, et rire comme eux des bouffonneries de Sganarelle,

des terreurs d'Argan et du pédantisme de M. Purgon. Molière, jusque-là, n'a fait qu'user de son droit de poète comique ; il voulait peindre les travers des hommes, il les a pris là où il les trouvait : j'ajoute qu'il n'a fait que remplir son devoir de moraliste et de philosophe.

Peut-être même les médecins lui doivent-ils une certaine reconnaissance. Et n'est-il pas permis de croire que ses sarcasmes ont contribué à les corriger de certains défauts, et les ont fait renoncer par exemple à ce langage hérissé de mots barbares, à cet abus d'une latinité qui ne brillait pas toujours par sa pureté? Ils ont pu sentir le danger de ces allures prétentieuses et solennelles qui pouvaient en imposer aux ignorants, mais qui devaient nécessairement leur nuire auprès des hommes instruits et sérieux, et les empêcher d'acquérir la considération dont ils jouissent, de nos jours, comme hommes du monde et comme savants. Ce but n'eût pas été indigne d'un esprit aussi élevé, et il rentrait parfaitement dans les attributions de la Comédie, s'il est vrai que le fameux *castigat ridendo mores* doit lui servir de principe et de règle.

Je n'aurais donc rien à dire, si les attaques de Molière s'étaient adressées seulement aux hommes, et s'il s'était contenté de mettre en évidence le ridicule de ces médecins qui cachaient leur ignorance sous des mots pompeux, inintelligibles pour les autres et souvent pour eux-mêmes ; mais là ne se bornaient pas les intentions du grand poète, et par delà les médecins, il visait la médecine. Oui, c'est la médecine en tant que science,

la médecine comme art de guérir et de soulager les hommes, qu'il a prise à partie, dont il a nié la réalité et dont il a méconnu les services. Eh bien ! cette injustice, cette fausse vue de l'esprit, il faut bien le dire, m'étonnent de la part d'un homme tel que Molière, dont le génie ne se laisse point emporter par la folle du logis et n'abandonne jamais la raison, à quelque hauteur qu'il s'élève. Il ne me sera pas difficile de prouver que le grief que j'articule contre le grand homme est fondé, et de démontrer, les textes à la main, que les traits qu'il lançait avec tant de violence et d'acharnement étaient dirigés contre les médecins, sans doute, mais surtout contre la médecine. Ce point n'a pas été mis suffisamment en lumière par les auteurs qui ont pris Molière pour sujet de leurs écrits, et c'est précisément celui sur lequel je veux insister et appeler l'attention de ceux qui s'intéressent à tout ce qui concerne la vie et les œuvres du premier poète comique des temps modernes. Je vais donc passer en revue les différentes comédies où Molière a parlé de la médecine et des médecins. Je montrerai quel était le but véritable de ses attaques ; j'examinerai rapidement si cette antipathie profonde, si cette négation obstinée de la science peut avoir un fondement sérieux, et je rechercherai enfin quel était l'état d'esprit de ce grand homme, et sous quelles influences physiques et morales il se trouvait, quand il a pris, dans cette question, une attitude si résolûment hostile.

LE MISANTHROPE.

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine?

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres humains, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes.

Ces paroles, par lesquelles Alceste fait éclater sa haine contre ses semblables, on peut les appliquer à Molière à l'égard des médecins. Il les hait, je me trompe, il les raille tous également; et nous ne le verrons jamais, dans le cours de ses nombreuses attaques, opposer un médecin sage, instruit, un homme de sens et de raison à ces personnages ridicules par leur ignorance, par leur langage, et méprisables par leur cupidité. Il ne saurait en être autrement; et s'attendre à autre chose, ce serait méconnaître l'esprit de Molière et le point de vue où il s'est placé. Ce qu'il reproche aux médecins, ce n'est pas précisément d'être ignorants, c'est-à-dire de n'être point suffisamment versés dans leur art, de ne point posséder toutes les connaissances que peut fournir la médecine, et par là même d'être au-dessous du rôle que doit remplir le médecin, c'est bien plutôt de cultiver un art qui n'est que vanité et forfanterie, c'est-à-dire charlatanis-

me ; de s'adonner à une prétendue science où tout est erreur et folie, au fond de laquelle on ne saurait trouver rien de profitable pour les hommes.

C'est donc bien la médecine qui est la grande coupable ; c'est bien cette fausse science qui mérite tous les quolibets, tous les sarcasmes qu'il lui adresse.

Partant il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de médecins raisonnables, et les seuls dignes de cette qualification seraient ceux qui, reconnaissant l'inanité de cette prétendue science, viendraient faire amende honorable, et déclarer qu'ils ont perdu leur temps et leurs peines à étudier cet amas de folies et de sottises qu'on a appelé la médecine.

Bien que les immortels chefs-d'œuvre de Molière soient dans la mémoire de tout le monde, nous ne pouvons nous dispenser de citer les divers passages de ses pièces où il attaque la médecine, et de reproduire les textes sur lesquels s'appuie notre proposition.

Dans *le Festin de Pierre*, acte III, scène Ire, Sganarelle, déguisé en médecin, dit : « J'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce seroit chose plaisante si les malades guérissoient et qu'on m'en vînt remercier. »

Don Juan. — « Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes priviléges qu'ont *tous* les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et *tout* leur art est pure grimace ».

Sganarelle. — « Comment, Monsieur, vous êtes aussi impie en médecine » ?

DON JUAN. — « C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes ».

On ne saurait être plus clair : « Tout leur art est pure grimace ; c'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes ». Ceci va bien à l'adresse de la médecine, et Sganarelle, qui ne sait rien, fera tout autant que tous les autres médecins. J'abrége à dessein la citation, me bornant à reproduire les traits les plus significatifs : d'ailleurs ce n'est là qu'un premier combat livré en passant à la médecine, une légère escarmouche, et nous en verrons bien d'autres. Il ne s'agit ici que d'un incident sans importance dans le plan général de la pièce ; mais, puisque l'occasion se présente, il ne manque pas de lui dire son fait.

Le Festin de Pierre parut en 1665, et la même année fut représenté *l'Amour médecin*. Dans l'une de ces comédies, il n'y avait qu'un premier acte d'hostilité ; cette fois les attaques deviennent plus violentes, la guerre est déclarée, et malheur à la médecine et aux médecins ! Molière n'hésite pas à mettre en scène les quatre premiers médecins de la cour et à se moquer de ceux mêmes qui avaient mission de veiller à la santé du grand roi. On sait que Desfonandrès, Tomès, Macroton et Bahis désignent Desfougerais, Esprit, Guénaut et Dacquin, auxquels, sur la demande de Molière, Boileau fabriqua des noms tirés du grec. Je passe la scène III, qui ne manque ni de comique ni de vérité, où les quatre médecins consultants se livrent à une conversation étrangère à la consultation et même à la médecine.

Pendant la consultation, qui a lieu à la scène

suivante, survient entre Desfonandrès et Tomès un dissentiment qui dégénère aussitôt en dispute, et c'est ce qui amène, au commencement du IIIe acte, l'intervention d'un cinquième personnage, M. Filerin. Sous ce pseudonyme, Molière a-t-il voulu personnifier la Faculté, comme l'ont pensé quelques commentateurs? J'adopterais volontiers cette interprétation. Le langage de M. Filerin convient bien à l'être qui croit représenter les intérêts de tous les médecins: « N'avez-vous point » de honte, dit-il, de montrer si peu de prudence » et de vous quereller comme de jeunes étour- » dis? N'allons point découvrir, par nos débats et » nos querelles, la forfanterie de notre art..... » Ces disputes ne valent rien pour la médecine; » puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis » tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne » désabusons point les hommes et profitons de » leur sottise..... Nous ne sommes pas les seuls » qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse hu- » maine. Les flatteurs cherchent à profiter de l'a- » mour que les hommes ont pour les louanges; » les alchimistes, de la passion que l'on a pour » les richesses; et les diseurs d'horoscope, par » leurs prédictions trompeuses, profitent de la » vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais » le plus grand foible des hommes, c'est l'amour » qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons, nous » autres, par notre pompeux galimatias, et savons » prendre nos avantages de cette vénération que » la peur de mourir leur donne pour notre métier. » N'allons point détruire sottement les heureuses » préventions *d'une erreur* qui donne du pain à

» tant de personnes, et de l'argent de ceux que » nous mettons en terre nous fait élever de tous » côtés de si beaux héritages ».

Voilà, pour le coup, une charge à fond de train; et si ces pauvres docteurs s'en relèvent, s'ils ne succombent pas à de si rudes assauts, c'est qu'ils ont la vie dure. Je trouve même qu'ils ne sont pas seulement ridicules, ils sont odieux; je n'ai plus envie de rire, et l'indignation me prend à entendre ce M. Filerin exposer avec cynisme ses idées professionnelles, et déclarer effrontément qu'il fonde sa cuisine sur un métier qui n'est que forfanterie, et qui ne repose que sur l'erreur et la sottise du vulgaire : tirer de l'argent des gens avec la conviction qu'on ne leur rend aucun service, ou du moins que des services imaginaires, tout à fait illusoires, c'est du charlatanisme; tranchons le mot, c'est de la friponnerie. Si la médecine est telle qu'on nous la représente ici, il ne reste qu'un parti à prendre à tout homme resté honnête, quoique médecin : il doit renoncer à ce triste métier. Il n'y a pas à balancer ; mieux vaut jeter le froc aux orties que ressembler à ce M. Filerin ; car je ne peux m'en dédire :

J'appelle chat un chat, Filerin un fripon.

J'abandonne sans regret les médecins de cette sorte à la verve satirique de Molière; et s'il y a parmi eux des Filerins (où n'y en a-t-il pas?), il est bon qu'ils soient fustigés, et d'une main impitoyable. Mais je vois la médecine frappée des mêmes coups : c'est la science qui est attaquée en même temps; et s'il pouvait rester le moindre doute à cet

égard, je ferais remarquer l'assimilation de la médecine à l'industrie du flatteur, à l'alchimie et à l'art de la divination. Il me semble, pour parler le langage de notre auteur, que « ce mot termine toute l'irrésolution ».

J'aurai plus tard à revenir sur cette comparaison peu flatteuse.

La première comédie de Molière où il est encore question des médecins, est, dans l'ordre chronologique, *le Médecin malgré lui.* Mais ici les docteurs et la science n'ont pas trop le droit de se plaindre, et la pièce ne contient point d'attaque directe contre eux.

Il s'agit d'un pauvre hère que la vengeance de sa femme fait médecin malgré lui, et à qui l'épouse outragée fait conférer ses titres à coups de bâton. *Furens quid femina possit.* Une fois revêtu de sa haute dignité par des moyens aussi violents qu'inattendus, le docteur improvisé s'en tire en homme fort habile et met à profit la science qui lui est venue d'une manière très-rapide, mais très-pénible : il se voit recherché, consulté par toute sorte de malades; chacun est endiablé à le croire habile homme, et les écus vont pleuvant dans son escarcelle. On ne peut toutefois sortir de cette représentation sans emporter une impression fâcheuse pour la médecine, et il en ressort bien cette leçon : c'est que, pour être un médecin habile et pour guérir les maladies, pas n'est besoin d'avoir étudié longuement; une robe et un chapeau pointu suffisent, pourvu que celui qui porte cet habit sache éblouir les gens avec quelques mots de latin macaronique : et cela est conforme à la doctrine de

notre auteur. A quoi bon étudier sérieusement une science au fond de laquelle il n'y a qu'erreur et folie, un art qui n'est que pure grimace? Toute recherche de ce genre est chimérique, et l'esprit de l'homme qui entreprend un pareil travail rappelle forcément la *chimæra bombitans in vacuo*.

Le Médecin malgré lui fut représenté en 1666; l'année suivante vit paraître *le Tartuffe*. Dans cette comédie, il n'est nullement question des médecins. Molière avait cette fois bien d'autres travers, d'autres vices à fouetter; et grâce à cette préoccupation, il a laissé à ceux-là un peu de répit; et, chose bien digne de remarque, c'est même à l'occasion du *Tartuffe* qu'on trouve, dans l'œuvre de Molière, les deux seuls passages où il ait laissé tomber de sa bouche quelques paroles favorables à la médecine et aux médecins. Le premier est une phrase qu'on lit dans la préface mise par Molière en tête de la première édition de ce chef-d'œuvre, publié en 1669, quelques mois après la deuxième représentation, et plus de deux ans après la première. Je ne m'y arrêterai pas pour le moment; je me propose d'y revenir plus loin, et nous verrons ce qu'il faut penser de la déclaration qui y est contenue. Le second passage fait partie du troisième placet présenté au roi le 5 février 1669, toujours à l'occasion du *Tartuffe*.

« Sire, dit Molière, un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger, par devant notaire, de me faire vivre encore trente années si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais

satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer.....».

Ce docteur, dont Molière se glorifiait d'être le malade, qui en réalité avait l'honneur d'être l'ami du grand homme, se nommait Mauvilain.

C'était, disent les biographes, un homme de beaucoup d'esprit; je le crois sans peine, sachant qu'il avait de pareilles amitiés, et qu'il vivait dans l'intimité de celui qui comptait parmi ses amis Boileau, Racine et Lafontaine. Il joua un certain rôle dans son temps et prit une part active à la fameuse querelle qui divisa le corps médical au sujet de l'antimoine, et qui, à deux reprises différentes, fut tranchée en sens opposé par des arrêts du Parlement. Il fut élevé à la dignité de doyen de la Faculté de médecine de Paris, et se montra, dans ses nouvelles fonctions, très-jaloux des priviléges de sa compagnie, quel qu'eût été précédemment son penchant pour la raillerie; car, si l'on en croit la tradition, c'est lui qui aurait fourni à Molière certains détails et mots techniques dont le poète a tiré profit, quand il a mis les médecins en scène. On n'est jamais trahi que par les siens. Molière obtint du roi la faveur qu'il sollicitait: c'était un canonicat de la chapelle royale de Vincennes pour le fils de Mauvilain. Quoi qu'il en soit et quelque étroites qu'aient été les relations de ces deux hommes, Molière n'avait pas plus de confiance en ce médecin que dans les autres; il pouvait estimer et aimer l'homme, il ne croyait pas à sa science. La façon dont il expose sa demande au roi le fait assez connaître, et l'anecdote suivante porte le même enseignement. En parlant

de Mauvilain, Louis XIV dit un jour à Molière : « Vous avez un médecin, que vous fait-il ? — Sire, répondit Molière, nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais pas et je guéris ».

Décidément Molière n'en démord pas.

Il n'en épargne point, et chacun a son tour.

C'est toujours le même esprit de raillerie à l'égard des médecins, et de scepticisme, disons mieux, de négation, à l'égard de la médecine.

Je ne citerai que pour mémoire un trait relatif aux médecins et qui se trouve dans l'*Amphitryon:* les médecins ne se mêlent pas de guérir le mal dont se plaint l'époux de la belle Alcmène, et l'on ne s'attendait guère à les voir figurer ici; mais cette antipathie ne cesse de poursuivre Molière ; il en a l'esprit obsédé, et il ne laisse jamais échapper l'occasion de leur décocher un trait malin (1). Acte II, scène III, Cléanthis se plaint à Sosie que :

Sa chaste ardeur en lui ne trouve rien que glace...
Les médecins *(répond Sosie)* disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir ;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre.
Je me moque des médecins (*reprend Cléanthis*)
Avec leurs ordonnances fades :

(1) On peut, au même titre, citer le passage suivant de *l'Avare*, acte I, scène VIII :

VALÈRE.

Il faut demander un délai et feindre quelque maladie

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE.

Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pouvez avec eux avoir quel mal il vous plaira ; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes ;
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal,
Et les médecins sont des bêtes.

La défaite de Sosie vaut ce qu'elle vaut; toujours est-il qu'elle n'est point du goût de Cléanthis; mais, à défaut de bonnes raisons, on donne celles qu'on a, et Molière n'a trouvé rien de mieux que de frapper encore sur sa *tête de turc.*

Peut-être les médecins feront-ils bien de se consoler à la manière de Trissotin, lorsqu'il dit à Vadius :

C'est par là que je tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

En tous cas, « feront-ils pas mieux que de se plaindre » ?

Avant d'arriver au *Malade imaginaire,* qui est la pièce capitale dirigée contre la Faculté et la science qu'elle enseigne, j'ai à parler d'une dernière comédie où Molière met en scène les médecins et la médecine; c'est *M. de Pourceaugnac*, une des plus amusantes productions de notre auteur, une de celles qui ont le privilége d'exciter toujours le fou rire du public. Les plaisanteries dont les médecins y sont l'objet ne sont qu'un des incidents de la pièce, et Molière a voulu cette

fois tourner en ridicule les gentilshommes de province. Celui-ci n'est certes point ménagé; tombé entre les mains de son rival Eraste et du subtil napolitain Sbrigani, intrigant de profession qui ne recule devant rien, il est mystifié, bafoué de la façon la plus sanglante; on va jusqu'à le faire passer pour fou, et c'est à ce propos qu'intervient la médecine. Ici encore Molière lui fait jouer un triste rôle. En effet, le médecin à qui est confié le prétendu malade s'en rapporte presque aveuglément à la déclaration, j'allais dire au diagnostic d'Eraste; et, après un examen sommaire, vraiment dérisoire, il n'hésite pas à affirmer que le gentilhomme limousin est malheureusement *attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie qu'on nomme mélancolie hypochondriaque.*

Ce diagnostic ne fait guère plus d'honneur au médecin qu'à la médecine du temps, et il n'est pas malheureux que la connaissance des maladies mentales ait fait quelques progrès, depuis le jour où *M. de Pourceaugnac* faillit être réellement atteint de cette sorte de folie qu'on me permettra d'appeler la *clystérophobie.* Le pauvre homme avait eu une douzaine de possédés après ses chausses, et il lui semblait toujours voir une douzaine de lavements qui le couchaient en joue.

On le voit, ici comme partout, le médecin est ridicule, et le public a raison de rire à ses dépens. Mais l'art de guérir ne l'est pas moins; la science est en défaut, et elle prend le change si facilement qu'on peut dire à bon droit qu'elle n'est que pure grimace et forfanterie. Et la preuve que c'est bien la pensée de notre auteur, c'est qu'il n'a pas mis

en scène une sorte de médecin malgré lui, un ignorant, presque illettré. Il le présente au contraire comme un homme qui raisonne doctement, ingénieusement, et qui paraît savoir tout ce qu'on peut savoir en médecine, c'est-à-dire rien ; il s'exprime en fort bons termes, parle longuement, avec beaucoup de suite dans les idées ; mais, hélas ! qu'y a-t-il dans tout cela ?

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Nous voici maintenant en présence du *Malade imaginaire*. Nous allons assister à la grande bataille livrée par Molière aux médecins et à la médecine, à son effort suprême pour terrasser ceux qu'il avait combattus toute sa vie ; suprême, hélas ! car la mort devait l'enlever bientôt après, alors qu'il avait fait certainement assez pour sa gloire, mais lorsqu'il pouvait encore faire tant pour la gloire des lettres et pour les délices de la postérité. Cette pièce fut jouée en 1673; Molière n'avait que 51 ans. Les nombreuses citations que nous avons extraites des œuvres de notre immortel comique suffisent sans doute à démontrer la thèse que je soutiens et justifier l'opinion que je mets en avant. On ne saurait contester, après la lecture des passages que j'ai reproduits, qu'il ne se borne pas à tourner en ridicule les hommes, mais qu'il attaque surtout la science; et si, par un malheur, toutes ses autres comédies avaient disparu, celle-ci nous révélerait à elle seule le fond de sa pensée.

ACTE III, SCÈNE III.

ARGAN.— Mais raisonnons un peu, mon frère ; vous ne croyez donc point à la médecine ?

BÉRALDE. — Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN. — Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

BÉRALDE. — Bien loin de la tenir véritable, je la trouve entre nous une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes, et je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre ».

Si l'on se laissait aller au plaisir de citer, il faudrait transcrire cette scène tout entière, où Béralde expose avec une bonhomie railleuse, avec une simplicité pleine de finesse et de naturel ses idées sur la médecine, et finit par dire que, quand on est malade, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne faire rien, et d'attendre que la nature se tire d'elle-même du désordre où elle est tombée. Mais je me borne aux traits les plus saillants et qui suffisent du reste pour jeter une pleine lumière sur le point que je veux établir ; et cette fois ce n'est pas Don Juan, un impie, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu; qui va tout à l'heure mourir dans l'impénitence finale; ce n'est point Don Juan, dis-je, qui parle avec ce mépris de la médecine ; c'est Béralde, l'homme raisonnable, qui plaint sincèrement son frère d'être la victime de M. Purgon, qui aime sa nièce Angélique et voudrait la préserver du malheur et du ridicule de tomber dans les mains de Thomas Diafoirus. C'est Molière lui-même qui

LANE LIBRARY

parle par la bouche de Béralde. Ecoutez plutôt ce qu'il dit, quelques lignes après :

ARGAN.— C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE.— Ce n'est point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.— Si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Oui, si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE.— Il sera encore plus sage qu'eux, car il ne leur demandera point de secours.

Il semble que, de peur qu'il ne restât la moindre incertitude dans l'esprit de ses lecteurs, Molière ait voulu faire une profession de foi bien explicite, bien catégorique, et celle-ci ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Une seule fois il a écrit une phrase que la médecine pourrait interpréter à son avantage. Dans la préface du *Tartuffe* dont j'ai parlé précédemment, cherchant à défendre la comédie contre les attaques dont elle est l'objet, il dit : « J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie a été corrompue. Et qu'est-ce que, dans le monde, on ne corrompt point tous les jours ?... La médecine est un art profitable et que chacun révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse; et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes ».

J'avoue que, si Molière avait toujours tenu un pareil langage, on serait mal venu à lui reprocher

YBARRI JNAL

ses plaisanteries et ses sarcasmes contre les médecins, ou contre les écarts et les ridicules de la médecine de son temps. Mais cette phrase se trouve isolée dans toute son œuvre ; et quand on sait avec quelle netteté il s'est exprimé avant et après le moment où fut publiée cette préface, il n'est pas permis d'y voir la sérieuse expression de sa pensée. Pour moi, je n'y trouve qu'un artifice de langage, un argument qu'il emprunte à l'opinion du vulgaire, une simple comparaison dont il a besoin pour étayer son raisonnement.

Lorsque, dans *les Femmes savantes*, il fait la guerre aux pédants, il a grand soin de mettre, à côté de ces personnages ridicules, un homme sensé, Clitandre, qui sait fort bien distinguer la vraie science de la fausse et rendre justice aux vrais savants, tout en accablant de ses traits satiriques les Trissotins et les Vadius.

Cléante joue un rôle analogue dans *le Tartuffe*, et Molière n'a rien négligé pour faire sentir toute la différence qu'il y a entre la vraie dévotion, la piété sincère pour laquelle il professe le plus grand respect, et l'hypocrisie qu'il cherche à rendre odieuse et qu'il flétrit de toutes ses forces. Au contraire, quand il s'agit de la médecine, Molière n'admet aucune distinction, il blâme également l'usage et l'abus, et la condamne d'une façon absolue et irrévocable.

La médecine mérite-t-elle d'être traitée avec tant de rigueur ? La science n'est-elle qu'erreur et folie, et l'art de guérir, qui n'en est que la mise en pratique, n'est-il que momerie et pure grimace ? Pour répondre à cette question d'une manière complète

et vraiment scientifique, il faudrait, non pas un travail comme celui que j'ai entrepris, mais un livre entier; je me contenterai de quelques considérations qui ne sont pas purement médicales, mais qui n'en ont pas moins leur valeur, et qui, j'espère, seront comprises par tout le monde.

Et d'abord, que doit-on demander à la médecine? Qu'est-on en droit d'attendre de l'art de guérir? Le seul moyen de n'avoir pas de déceptions trop cruelles, c'est de n'avoir pas de trop grandes illusions. Le vulgaire, aveuglé par son ignorance ou par la peur de mourir, s'imagine volontiers que la médecine doit avoir des remèdes pour tous les maux, et que, grâce à elle, on ne doit payer le tribut fatal que dans un âge avancé. Pour obtenir ce résultat si envié, il ne faut que s'y prendre à temps et avoir affaire à des hommes habiles. Pour ces esprits crédules, la médecine ne manque pas de ressources; seulement il s'agit de se les procurer et de les employer à propos. Le nombre des Purgons et des Diafoirus a bien diminué, mais la race des Argan n'a pas disparu. Evidemment, ceux qui supposent à la médecine une si grande puissance se font d'étranges illusions; mais ses détracteurs systématiques tombent dans une erreur aussi regrettable. La médecine peut rendre et rend en effet chaque jour des services incontestables; elle nous apprend à éviter les causes des maladies, et quand la maladie est déclarée, à nous mettre dans les meilleures conditions pour que la guérison arrive. Ambroise Paré, en faisant l'histoire d'un de ses malades, dit: « *Je le pansai et Dieu le guérit* ». Ces paroles du grand chirurgien nous indiquent à la

fois l'étendue et les limites de la médecine. Le médecin soigne le malade, écarte de lui tout ce qui peut lui nuire, intervient même quelquefois d'une manière active et profitable; et, lorsque ses soins sont éclairés, lorsque l'équilibre des organes et des fonctions qui constitue la santé n'a pas été violemment rompu, il aide la nature à se tirer du désordre où elle était tombée, et s'il ne guérit pas il conbue à la guérison,

Au reste, la médecine a pour elle la sanction du temps, et sa cause est gagnée définitivement. A mesure que les sciences ont fait des progrès, que nos connaissances sont devenues plus nombreuses et plus positives, l'esprit humain a laissé de côté l'alchimie et l'astrologie, auxquelles Molière assimilait la médecine; il a abandonné ces rêveries aux cerveaux inquiets qui s'obstinent à se repaître de chimères. Celle-ci, bien au contraire, n'a fait que grandir avec les siècles et s'est établie et développée sur des bases de plus en plus solides. Elle est cultivée par toutes les nations civilisées, et c'est précisément chez celles qui sont le plus avancées dans cette voie qu'elle a fait les plus grands progrès. La médecine est en outre un fait essentiellement humain, une institution nécessaire ; elle ne peut pas ne pas être. Partout, toujours, l'homme qui souffre cherche un soulagement à son mal; il le demande à lui-même, à ses semblables, et voilà la médecine constituée. Elémentaire, enfantine, pour ainsi dire, dans les premiers âges du monde, elle devient plus raisonnable et plus positive dès que l'intelligence de l'homme s'élève, de même que ses conceptions religieuses s'épurent, se spirituali-

sent, à mesure que de l'état de sauvagerie ou de barbarie il passe à une civilisation plus parfaite.

Si donc la médecine a une existence nécessaire, si elle doit être forcément un des objets des préoccupations humaines, au lieu de la nier et de soutenir qu'elle n'est que vanité et folie, il serait bien plus sage de chercher à l'améliorer ; de la débarrasser des erreurs et des préjugés qui entravent sa marche, et de la rendre chaque jour plus utile à l'humanité. C'est ce que n'a pas fait Molière, malgré tout son génie. Emporté par son humeur satirique, il n'a vu que les ridicules des docteurs ses contemporains, et, pour les mieux faire ressortir, il est allé jusqu'à méconnaître une science qui, au même titre que les autres, fait partie du domaine intellectuel de l'homme, et dont les progrès sont étroitement liés aux grands, aux vrais intérêts de la société.

Ce serait le moment de faire connaître l'état de la médecine au XVIIe siècle, et notamment à l'époque où vivait Molière. Cette étude, pour être complète, nous entraînerait bien au-delà des bornes de ce travail. Nous ne saurions cependant nous dispenser de dire quelques mots à ce sujet, afin de montrer que, si Molière a été injuste envers la science, du moins ses attaques contre les docteurs de son siècle étaient légitimes (1).

Les théories humorales de Galien régnaient alors en souveraines dans le monde médical ; l'homme était considéré comme un abrégé de toute la nature, un microcosme, et devait reproduire,

(1) V. Maurice Raynaud, *les Médecins au temps de Molière.*

dans sa constitution, les qualités des corps qui forment l'univers. Aux quatre éléments admis par les anciens philosophes, l'eau, le feu, la terre et l'air, correspondaient quatre humeurs fondamentales: la bile, l'atrabile, le sang, la pituite. Tant que les humeurs restent en une juste proportion, l'être humain est en santé ; l'équilibre vient-il à être rompu, l'une de ces humeurs est-elle prédominante ou altérée dans sa composition, la maladie survient : alors il y a tantôt pléthore ou surabondance, tantôt corruption des humeurs, production d'humeurs peccantes. De là pour le praticien deux indications principales: saigner pour remédier à la pléthore, purger pour évacuer les humeurs corrompues. Tels sont les moyens employés le plus souvent pour combattre les maladies.

De cette règle à l'abus il n'y a qu'un pas; il fut vite franchi.

Les émissions sanguines furent érigées par une certaine école en méthode générale de traitement, et poussées à des excès vraiment incroyables. Guy Patin, un des esprits les plus fins et les plus caustiques de cette époque, était un chaud partisan de la saignée. Dans ses *Lettres*, qui sont aussi connues des littérateurs que des médecins, il nous a tracé le récit de nombreuses maladies traitées par ce moyen. On croirait plus d'une fois y voir une satire, si l'on ne savait d'ailleurs que Guy Patin était un médecin très-sérieux et très-convaincu, très-scrupuleux observateur des préceptes des anciens et de tout ce qui était approuvé par la Faculté. Joignant l'exemple au précepte, il se fait saigner sept fois pour un simple rhume ; il saigne

douze fois sa femme atteinte d'une fluxion de poitrine, et vingt fois son fils pour une fièvre continue. Il cite d'autres exemples, toujours heureux, de la même pratique, entre autres celui d'un M. Cousinot, qui fut saigné soixante fois dans le cours d'un rhumatisme, et il rapporte le cas d'un de ses confrères, Guy de Labrosse, qui ne voulut pas se faire saigner et qui mourut. « Il répondit à ceux qui le lui proposaient, ajoute Guy Patin, que c'était le remède des pédants sanguinaires, et qu'il aimait mieux mourir que d'être saigné. Ainsi a-t-il fait ! Le diable le saignera en l'autre monde, comme le mérite un fourbe, un athée ». Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des médecins ? Vouer à la damnation éternelle un pauvre homme, parce qu'il n'est pas mort selon les règles ! Il n'y a pas, dans tout Molière, un trait plus comique que celui-là.

La médication purgative avait enfanté les mêmes abus et avait fini par donner lieu à des pratiques puériles. Son origine remonte à la plus haute antiquité ; déjà du temps d'Hippocrate, on abusait des purgatifs, et le divin vieillard de Cos blâme ouvertement les Cnidiens, qui les employaient indistinctement dans toutes les maladies. Proscrits par Erasistrate, qui les accusait d'altérer les humeurs et de déterminer des fièvres putrides, ils furent remis en honneur par Galien, et jouissaient d'une faveur universelle au XVII^e^ siècle. A cette époque, la médication purgative constituait à elle seule un art très-difficile et très-compliqué. Les anciens avaient établi des purgatifs spéciaux pour chacune des quatre humeurs : les cholagogues agissaient sur la bile, les hydrago-

gues sur la pituite, les mélanagogues sur l'atrabile, etc. D'autres enfin agissaient sur toutes ces humeurs réunies. Et ce n'est pas tout; il y avait des purgatifs spéciaux à chaque partie du corps et à chaque humeur qui engorge cette partie. L'un évacuait la bile jaune de la vésicule du fiel ; l'autre, la bile noire de l'estomac; une troisième la pituite de la tête, et ces distinctions de siége et d'humeurs à expulser multipliaient à l'infini les préceptes de la théorie et les difficultés de la pratique.

A côté de ces partisans d'une thérapeutique active, quoique peu variée, se plaçaient les fidèles sectateurs d'Hippocrate, ceux qui prétendaient continuer la tradition de l'immortel fondateur de la médecine grecque. Ils croyaient à la doctrine des jours critiques, attendaient que la nature, se suffisant à elle-même, amenât la *coction* des humeurs, qu'il n'était au pouvoir de personne de hâter. On entendait par coction un travail intérieur, spontané, par suite duquel l'humeur viciée, cause des maladies, qui se trouvait d'abord dans un état de *crudité*, devait être changée en une matière susceptible d'être assimilée à la substance du corps, ou du moins en une matière moins nuisible et susceptible d'être évacuée par quelque couloir. Aussi s'abstenaient-ils de tout remède énergique. Tout au plus employaient-ils des purgatifs légers, pour favoriser la sortie de l'humeur arrivée à la coction. Leur rôle se bornait en général à faire de la médecine expectante; et, si nous voulons avoir une idée exacte de cette pratique, nous n'avons qu'à relire la scène où Argan assis, une table de-

vant lui, compte, avec des jetons, les parties de son apothicaire. Il n'est question que d'amollir, humecter, rafraîchir les entrailles; adoucir et tempérer le sang; ou bien déterger, laver, nettoyer le bas-ventre. Argan se plaît à reconnaître que les parties de son apothicaire sont fort civiles; nous pouvons ajouter qu'elles sont fort anodines et assez inoffensives.

Le système médical que nous venons d'esquisser rapidement, simple au premier abord, n'est que spécieux, et repose en entier sur des hypothèses sans fondement. Et d'abord, est-il bien sûr que l'organisme humain soit un microcosme, et reproduise les qualités de tous les corps de l'univers? Que sont devenus les éléments des anciens? Des quatre humeurs admises par les humoristes, il en est une que personne n'a jamais vue, c'est l'atrabile. Elle était sécrétée, disait-on, par la rate ou par les capsules surrénales. L'anatomie a démontré que ce n'étaient point là des organes sécréteurs, et l'atrabile n'a jamais existé que dans l'imagination des galénistes.

Les objections fourmillent, et l'on n'aurait que l'embarras du choix pour démolir l'échafaudage qu'avaient élevé les médecins humoristes du XVIIe siècle. Mais je m'arrête. J'en ai dit assez pour faire comprendre l'origine et la portée des plaisanteries dirigées par Molière contre les docteurs de son temps, et c'était mon unique but.

Mais ce qui motivait surtout la colère de notre grand comique, ce qui lui a fourni les traits les plus piquants, c'était leur manière de raisonner, leur méthode. A ces théories hypothétiques ils

avaient appliqué les procédés et les formules de la philosophie scolastique, en exagérant ses tendances et ses défauts On avait laissé de côté l'expérience, on avait perdu l'habitude d'observer ; la logique tenait lieu de tout, et le raisonnement avait fini par bannir la raison. Un dernier point encore fournissait une ample matière à la raillerie : je veux parler du respect aveugle, du culte superstitieux que les médecins professaient pour l'autorité des anciens. Tout ce qui avait été dit par Hippocrate, Aristote et Galien, était considéré comme paroles sacrées; et les médecins avaient l'esprit et la conscience parfaitement tranquilles, dès qu'ils pouvaient rattacher leur opinion et leur pratique aux idées ou aux préceptes de ces grands hommes. Ils ne savaient plus lire dans le grand livre de la nature, source inépuisable des connaissances précises et fécondes. A force de raisonnements et de commentaires, ils avaient même faussé les idées de ces maîtres immortels, et en étaient venus à nier les faits qui leur paraissaient ne point cadrer avec leurs écrits. Imbus de ces préjugés, ils se montraient rebelles à tout ce qui était nouveau, et le condamnaient sans appel, par cela seul que les anciens n'en avaient pas fait mention. L'antiquité, c'était la sagesse, et les temps modernes n'avaient qu'à s'inspirer de son savoir, et à se traîner dans une imitation servile. On le vit bien, lorsque le physiologiste anglais Harvey vint annoncer au monde la découverte de la circulation du sang. La Faculté de Paris, Riolan en tête, lui fit une opposition violente, acharnée, et ne se rendit à l'évidence qu'après avoir

épuisé les plus misérables objections. Le quinquina, qui devait rendre de si grands services à la thérapeutique, ne fut pas plus heureux. Guy Patin se rangea au nombre de ses adversaires, et combattit le remède nouveau comme il avait combattu la circulation.

Nous tenons maintenant l'explication des critiques et des sarcasmes prodigués par Molière aux médecins. « Acte II, scène II de *l'Amour médecin*, M. Tomés demande à Lisette comment se porte un certain cocher qu'il soignait.

— « Fort bien (répond Lisette), il est mort.

TOMÈS.— Mort ?

LISETTE.— Oui.

TOMÈS.— Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.— Et moi je vous dis qu'il est mort et enterré.

TOMÈS.— Cela est impossible, Hippocrate dit que ces sortes de maladie ne se terminent qu'au 14 ou au 21, et il n'y a pas six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE.— Hippocrate dira ce qu'il voudra, mais le cocher est mort ».

Dans *le Malade imaginaire,* M. Diafoirus, vantant les mérites de son fils Thomas, le futur époux d'Angélique, termine de la façon suivante l'éloge qu'il fait du jeune docteur : « Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et ce en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de

nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine ».

Enfin, qui ne se souvient du fameux intermède de la réception d'un médecin, de cette cérémonie bouffonne à laquelle on ne peut, je ne dirai pas assister, mais même penser sans rire? A toutes les questions qui lui sont posées sur la manière de traiter les différentes maladies, le bachelier répond toujours imperturbablement : « *Clysterium donare, postea saignare, ensuita purgare. — Sed si maladia opiniatria, etc , resaignare, repurgare et reclysterisare* ».

J'abuse peut-être des citations ; mais outre qu'elles sont indispensables à mon sujet, j'avoue que je suis bien tendre à la tentation, et je ne puis résister au plaisir de redire et de faire entendre cette langue admirable (je ne parle pas de ma dernière citation), qui sert à exprimer des pensées si fines et si ingénieuses, et en même temps si profondes et si vraies.

La faiblesse des théories médicales, les vices de la méthode, les ridicules des praticiens, tout cela ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi pénétrant que celui de Molière, et naturellement porté à critiquer les travers de ses semblables. D'après ce que nous avons dit, il est certain qu'il n'a rien inventé ; il savait trop bien que, pour atteindre au vrai comique, un auteur doit prendre la nature sur le vif, et copier pour ainsi dire les originaux qu'il veut peindre ; tout au plus a-t-il

exagéré quelques traits, et chargé le tableau pour l'approprier aux exigences de la scène. Au reste, il n'était pas le premier à déclarer la guerre à l'art de guérir et à ses adeptes ; un siècle auparavant, un de nos écrivains les plus illustres, un philosophe sceptique, n'avait pas ménagé les médecins et leur art, et n'avait point caché cette *dyspathie* naturelle pour la médecine qu'il disait avoir reçue de ses ancêtres.

Sans parler des divers passages où il a traité le même sujet, nous trouvons à la fin du livre II des *Essais* de Montaigne un long chapitre, le XXVII^e^, consacré en entier à cette diatribe. Tout le monde a lu Montaigne, et je puis me dispenser de rapporter ou même de résumer ce qu'il a dit contre la médecine. Je suis loin de penser que ses raisonnements soient bien solides et que ses arguments soient concluants ; ce sont presque toujours des plaisanteries, des anecdotes, comme les aime l'auteur des *Essais*, et je crois que la plupart du temps tout cela ne tiendrait guère devant une discussion sérieuse. Je ferai remarquer seulement que Molière s'est largement inspiré de son prédécesseur ; il lui a fait de nombreux emprunts, et l'on retrouve, dans ses comédies, plusieurs des pensées et même des expressions de Montaigne. Ai-je besoin d'ajouter qu'il a emprunté comme le fait un homme de génie, avec ce discernement et cette habileté suprêmes qui le distinguent, insérant à propos dans son dialogue les traits qui lui paraissent bons à prendre, et mettant dans la bouche de ses personnages les mots qui conviennent le mieux à leur caractère et à leur situation.

D'ailleurs, ces emprunts honorent à la fois celui qui donne et celui qui reçoit : il faut être Montaigne pour fournir à Molière, il faut être Molière pour prendre à Montaigne sans le déparer.

Ces plaisanteries, que nous aimons encore, étaient fort du goût de nos ancêtres : il semble que l'esprit français, ou mieux l'esprit gaulois, n'ait jamais voulu prendre au sérieux les choses de la vie, même les plus sérieuses. Rabelais, ce rieur éternel, ne s'est guère moqué des médecins; il l'était lui-même ; mais que n'a-t-il pas dit contre les gens de robe, juges, avocats et procureurs? Enfin, depuis qu'on écrit en France, on ne cesse de rire des maris trompés; et pourtant que de côtés tristes et tragiques, en regard du côté risible! Il n'est pas charitable de se mettre toujours du parti des rieurs ; mais je n'ai pas à prendre ici la défense des victimes de notre esprit national. Je proteste seulement, au nom de ce qui est éternellement bon et vrai : la science et l'intérêt de l'humanité.

Nous avons vu ce qu'était la médecine au temps de Molière; et lorsqu'on prend la peine d'examiner les choses de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que les autres sciences n'étaient pas plus avancées : toutefois la réaction commençait à s'opérer, et la médecine n'était pas restée stationnaire. Déjà, dans la seconde moitié du XVIe siècle, Fernel, le célèbre médecin d'Henri II, avait cherché, par son *Eclectisme*, à la soustraire à l'autorité tyrannique des anciens. Bon nombre d'autres médecins, parmi lesquels Baillou tient le premier rang, firent renaître le goût de l'observation,

et bien que leurs écrits soient encore tout empreints des théories galéniques, ils contribuèrent cependant à l'avancement de la science. Bacon, à peu près à la même époque, ramenait les savants à l'observation et à l'expérience, et leur rappelait que, sous ce rapport, les hommes de l'âge présent sont les anciens, tandis que ceux-ci représentent l'enfance et la jeunesse de l'esprit humain. « Il leur fit voir », dit Cuvier dans son *Histoire des sciences naturelles*, « que l'autorité est un principe tout à fait illusoire dans les sciences de faits, et d'un autre côté que c'est uniquement par l'induction, par la comparaison des faits particuliers et leur résolution en propositions générales que les sciences peuvent faire des progrès ».

D'autre part, l'anatomie avait subi une véritable révolution. André Vésale, Eustachi, Fallope, guidés par les mêmes principes, s'étaient mis à étudier soigneusement la structure du corps humain. Leurs savantes recherches, leurs nombreuses découvertes avaient porté des coups décisifs aux idées hypothétiques de Galien. La chimie, s'appuyant sur des faits nombreux et bien observés, avait pour toujours fait disparaître l'alchimie, et remplacé les rêveries du moyen-âge par une science positive. Au XVII^e^ siècle, ce mouvement si heureusement commencé reçut une impulsion nouvelle. La médecine prit part à l'élan général : Harvey, en découvrant la circulation du sang, éclaira d'une vive lumière une des fonctions les plus importantes de la vie, et le français Pecquet compléta, pour ainsi dire, la découverte du physiologiste anglais en faisant connaître le canal tho-

racique et le réservoir du chyle. L'étude des maladies, la pathologie, ne resta point en arrière; Sydenham, que sa sagacité dans l'art d'observer a fait surnommer l'Hippocrate anglais, décrivit les maladies, et notamment les maladies épidémiques, avec une fidélité que nous admirons encore aujourd'hui.

Enfin, comme si aucune branche de l'art de guérir ne devait rester étrangère au progrès, la thérapeutique réalisa, par l'importation du quinquina, la plus grande conquête qu'elle ait faite jusqu'à ce jour. C'est en 1648 que ce précieux médicament fut découvert en Amérique; c'est en 1660, au dire de Sydenham, qu'il commença à se répandre en Angleterre. Il était déjà connu en France à cette époque. Une thèse soutenue devant la Faculté de médecine de Paris, en 1658, portait ce titre : *An febri quartanæ cortex Peruvianus ?* L'auteur répondait par l'affirmative.

Si la médecine, seule parmi les connaissances humaines, était demeurée étrangère aux progrès qui s'accomplissaient autour d'elle, il aurait fallu, non point nier son existence, mais regretter pour le bien public qu'elle restât dans l'ornière que lui avaient creusée les siècles précédents. Mais il était loin d'en être ainsi : elle avait marché du même pas que les autres sciences; et c'est à ce moment même que Molière, non content d'accabler les médecins de ses sarcasmes, s'obstinait à la méconnaître. Comment expliquer cette injustice ? comment comprendre qu'un tel homme se soit laissé entraîner à de telles exagérations, et en soit venu au point d'oublier les droits sacrés de la vérité?

Parmi les qualités éminentes qui constituent le génie de Molière, et que la nature lui avait départies d'une main si libérale, brillait son humeur satirique. La pente naturelle de son esprit le portait au scepticisme envers une science qui présentait et qui présentera toujours tant d'incertitudes, comme toutes celles qui ont pour objet direct l'être humain. Une cause personnelle le rendit complétement incrédule : Molière était malade. Longtemps avant sa mort, qui eut lieu en 1673, il était tourmenté par une toux opiniâtre; plus d'une fois il avait eu des hémoptysies, et ses souffrances l'avaient obligé d'interrompre le cours de ses travaux. Malgré sa répugnance, il avait été réduit à faire de la médecine pour son propre compte, et s'était mis au régime presque exclusif du lait. Un de ses biographes modernes, M. Taschereau, termine ainsi le livre IIe de son *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière :*

« *Le Sicilien* ne fut joué à la ville que le 10 juin 1667. Une lettre en vers de Robinet, du 11, nous apprend que ce retard fut occasionné par une crise survenue à l'auteur-acteur, dont une toux invétérée avait délabré la poitrine.

Depuis hier pareillement,
On a pour divertissement
Le Sicilien de Molière.
Et lui, tout rajeuni du lait
De quelque autre infante d'Inache
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux
Plus que jamais facétieux.

Le même écrivain rapporte que Molière souf-

frait déjà, en 1665, de la maladie qui abrégea ses jours.

« Il avait à Auteuil une maison dans laquelle il allait respirer l'air de la campagne, que l'état de sa santé lui rendait nécessaire. Un jour qu'il souffrait plus que de coutume, Boileau, Chapelle et quelques autres de ses amis vinrent le voir. Molière, forcé de garder la chambre, remit à Chapelle le soin de faire les honneurs de la maison. Celui-ci s'en acquitta si bien que tous les convives perdirent la raison, tous, jusqu'au sage Boileau lui-même ». Quelle était la maladie dont Molière était atteint? Le docteur Maurice Raynaud, dans son livre intitulé *les Médecins au temps de Molière*, pense que c'était un anévrisme, qui se rompit dans un effort. La toux dont il était incommodé depuis sept ou huit ans, le temps qui s'écoula lors de sa dernière crise entre le crachement de sang et la mort, nous feraient croire plutôt à une phthisie pulmonaire. Quoi qu'il en soit, il était malade depuis longtemps, et le genre de vie qu'il menait n'était point fait pour le guérir. Auteur, acteur, directeur d'une troupe de comédiens, il se livrait à un travail incessant, et il était loin de trouver, sous le toit conjugal, le calme et le repos dont il aurait eu grand besoin. Épris d'une vive passion pour une jeune fille de vingt ans, Armande Béjart, il l'épousa, lorsqu'il en avait déjà plus de quarante; et cette union, dans laquelle il avait espéré trouver le bonheur, fit le tourment de sa vie. Coquette jusqu'à l'oubli de tous ses devoirs, cette femme répondit par une désolante ingratitude à l'amour qu'il avait conçu pour elle.

Plus d'une fois il voulut jeter sur ses fautes un voile d'indulgence et pardonner à celle qu'il avait essayé d'élever jusqu'à lui; mais ses dérèglements n'avaient plus de frein : chaque jour amenait de nouveaux caprices, de nouveaux scandales, et l'on eût dit que cette pécheresse endurcie s'obstinait à abreuver de dégoûts le malheureux qui s'obstinait à lui pardonner. Il l'aimait. A la fin il lui fallut rompre cette chaîne qui lui tenait au cœur, mais ce ne fut pas sans de violents déchirements. Ainsi maltraité dans ses affections, accablé de travail, atteint d'une maladie grave et parfois douloureuse, Molière devait avoir l'âme aigrie. Ses chagrins avaient augmenté son penchant à la raillerie et y mêlaient une certaine amertume. Au début, il avait cherché un soulagement à ses maux, avait espéré sans doute les guérir. Mais soit que les remèdes fussent impuissants, soit que les agitations de sa vie l'empêchassent d'en tirer profit, son mal ne fit que s'aggraver. Alors il commença à désespérer, et il nia cette science à laquelle il s'était vainement adressé. La médecine ne pouvait plus rien pour lui, il maudit la médecine en perdant ses dernières illusions. Peut-être se sentait-il appelé à enfanter d'autres chefs-d'œuvre, et il s'en prenait à la médecine de ce qu'elle ne lui laissait pas le temps de les mettre au jour. Du rapprochement des dates auxquelles parurent ses diverses pièces ressort ce fait bien remarquable, c'est que dix ans avant sa mort il était incrédule. Il était vis-à-vis de la médecine dans cette disposition où se trouvent beaucoup d'esprits, éclairés du reste, mais sceptiques, et qui montrent

peu de confiance dans les ressources de cette science. Plus tard sa haine s'accuse davantage, et vers la fin elle prend un accent violent, désespéré, qui trahit les souffrances de sa grande âme.

Le Malade imaginaire fut la dernière expression de sa pensée : Molière ne croyait pas à la médecine. En constatant cette lacune de son génie, peut-on porter la moindre atteinte à la gloire de ce grand homme ? Nous n'en croyons rien. Pour si grand qu'il fût, il était homme et il a eu ses faiblesses. Il n'en reste pas moins un des plus beaux génies dont la France s'honore, un de ceux qui brillent du plus vif éclat parmi les rois de l'intelligence, et le plus illustre des poètes comiques. Comme ses chefs-d'œuvre, son nom est immortel ; depuis deux siècles il n'a fait que grandir. Tout le monde lit ses comédies, et plus on les lit, plus on les aime. Molière est, avec Lafontaine, son contemporain et son ami, au premier rang de ces auteurs privilégiés dont les mots sont dans la mémoire de tous. Ils défraient nos conversations et nos livres ; à chaque instant nous leur faisons des emprunts ; nous cachons notre misère dans un pli de leur manteau glorieux, et nous croyons avoir beaucoup de mérites parce que nous ramassons quelques parcelles des trésors que leur génie a prodigués, et dont ils ont enrichi le domaine commun.

Nimes, typ. Clavel-Ballivet, rue Pradier, 12

LANE MEDICAL LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

OCT 29 1964
FEB 7 1977
FEB 28 1977
DEC 18 1986

ıar, 12.

Pamphlet
Binder
Gaylord Bros.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

R
901
C26
1897
LANE
HIST